

424
A S G I L L ,

D R A M E ,

ENCINQ ACTES, EN PROSE,

D É D I É

A MADAME ASGILL.

PAR M. J. L. LE BARBIER LE JEUNE.

Prix 1 liv. 10 sols.



A L O N D R E S ,

Et se trouve A P A R I S ,

Chezt { CAILLEAU , Imprimeur-Libraire , rue Gallandé ,
N^o 64.
Veuve DUCHESNE , Libraire , rue Saint-
Jacques.
BRUNET , Libraire , rue de Marivaux , près la
Comédie Italienne.
La Veuve ESPRIT , au Palais-Royal , & chez les
Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.



A MADAME ASGILL.

MADAME,

La réception distinguée que vous avez bien voulu accorder à cette Pièce, est une faveur à laquelle j'ai été très-sensible, & qui me flatte autant qu'elle m'honore. La bonté avec laquelle vous avez fait grace à ses défauts, est pour moi une nouvelle preuve du sentiment qui vous porte à l'indulgence, & me prouve de la manière la plus satisfaisante, combien le cœur sensible de Milady Asgill éprouve de plaisir en faisant un heureux. Mon bonheur, Madame, que je ressens vivement, & qui s'augmente encore par la reconnoissance, va désormais me consoler des chagrins que l'Envie répand sur nos jours; puissent mes Lecteurs,

*en apprenant l'accueil flatteur que vous avez daigné
faire à mon Drame , imiter votre exemple , & ne me
pas juger avec sévérité ; puissent-ils aussi applaudir
aux doux & tendres sentimens d'humanité qui me l'ont
inspiré , & qui vous ont déjà prouvé , M A D A M E ,
le véritable intérêt que j'ai pris à vos malheurs , & à
ceux de votre respectable famille.*

J'ai l'honneur d'être , avec le plus profond respect ,

M A D A M E ,

VOTRE très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

J. L. LE BARBIER , le jeune.



AVERTISSEMENT.

DES obstacles que je n'ai pu prévoir, & des motifs que j'ai dû respecter, ayant empêché l'impression de cette Pièce en 1783, je m'étois décidé à la laisser dans l'oubli, lorsque j'ai été instruit par la voie publique que le même sujet devoit être représenté au Théâtre François. Je ne veux point me permettre aucuns détails sur le moyen qui a procuré à son Auteur la facilité de savoir que j'avois déjà traité ce sujet : je veux encore moins lui disputer l'avantage du succès. Celui qu'il a déjà obtenu dans ce genre, a dû nécessairement lui inspirer la confiance de croire que les suffrages se réuniroient de son côté ; je les lui abandonne : il n'est pas difficile de faire beaucoup mieux que moi ; je ne suis point homme de Lettres ; les défauts qui existent dans ma Pièce, en fournissent la preuve. Je ne me les dissimule point, c'est pourquoi j'ose espérer quelque indulgence de toutes les personnes honnêtes, dont le goût & les lumières dirigés par les qualités d'un bon cœur, ne me jugeront pas avec rigueur. En traitant

ce sujet intéressant, j'ai satisfait ma sensibilité; c'est elle qui m'a mis pour la première fois la plume à la main; c'est elle qui, en faisant palpiter mon cœur par toutes les agitations que cause l'idée déchirante de voir la vertu malheureuse, m'a fait passer à ce travail des heures dérobées au sommeil & à mes affaires. Ces momens, tour-à-tour pénibles & doux, ne s'effaceront jamais de ma mémoire; ils me rappelleront sans cesse, que la jouissance la plus pure pour une ame sensible, est de s'attendrir sur les maux de ses semblables. Il y a, je le répète, des défauts graves dans cet Ouvrage; mais qu'on daigne me les pardonner en faveur du sentiment qui me l'a inspiré; j'aurois désiré pouvoir les diminuer avant que de le publier, mais mon état & mes études journalières ne me permettent plus de partager mon temps. Ce que je réclame à juste titre dans le moment actuel, c'est d'avoir été le premier à mettre en Scène un sujet si touchant; c'est le seul avantage auquel je prétends, & que je ne céderai à qui que ce soit, parce que je peux fournir les preuves les plus convaincantes, que ma Pièce a été lue dans la meilleure Compagnie de Paris, il y a plus de dix-huit mois. J'avoue ici avec plaisir, que dans le temps que j'y travaillois, j'ai dû aux judicieuses observations de MM. de Courcelles & Grangé (Acteurs du Théâtre Italien), aussi distingués par leurs talens que par leurs

connoissances, d'avoir évité un plus grand nombre de fautes : il est nécessaire de prévenir mes Lecteurs, que lors de l'infortune du jeune Asgill, le Mercure de France étoit l'unique Ouvrage périodique que mes occupations me permettoient de lire ; c'est lui seul où j'ai puisé mon sujet ; il ne m'en est jamais parvenu un, dans cette pénible circonstance, qu'il ne me causa les craintes les plus vives ; celle d'y trouver le récit de la fin tragique de cette intéressante victime, m'en a souvent fait différer la lecture ; pour tout dire enfin, l'instant où je scûs son heureuse délivrance, me causa une joie si pure, que dans les douces émotions dont mon cœur étoit agité, je ne cessois de me dire : que cet événement présente un beau sujet pour le Théâtre ! que de moyens il offre pour publier à l'Univers les vertus bienfaisantes de nos Augustes Souverains ! Tout ce que j'avois appris d'intéressant sur les Américains, leur zèle, leur empressement à venir, du fond de leur Province au passage de l'armée Française, lui offrit tout ce que la tendre amitié, la reconnoissance inspiroient à ces Infortunés pour des Amis & des Libérateurs généreux ; tout cela, dis-je, ajoutoit encore un nouvel intérêt qui enflamma mon imagination au point que j'ai osé l'entreprendre. Le travail pénible qu'il m'a coûté depuis, m'a fait connoître que les émotions de la sensibilité ne tenoient pas toujours lieu

de talent. La vérité & la modestie m'empêchent de prendre pour moi jusqu'à certain point ce que M. de Mayer cite dans le *P. S.* de sa Lettre à l'Editeur de son charmant Roman. « L'arrivée d'Asgill (ce sont ses expressions) a inspiré à deux Auteurs très-connus » & distingués, le dessein de tirer parti de » mon Roman, &c. &c. » Et plus bas il termine par dire: « ces deux Auteurs rempliront » certainement l'attente du Public, & je suis » flatté de leur avoir fourni un sujet aussi intéressant ». Il est très-possible que cela soit, mais je m'exclus de ce nombre, parce qu'il y auroit du ridicule que je prétendisse à la qualité d'Auteur. On ne s'arroge point impunément ce titre. Pour le mériter, il faut s'en être rendu digne par des productions d'un mérite distingué; &, dans aucuns genres de Littérature, on ne peut rien me prouver qui ait paru sous mon nom. Si je devois au Roman intéressant de M. de Mayer l'invention de mon Drame, la justice & l'honnêteté m'inviteroient aux plus sincères remerciemens; il les obtiendra sans doute des deux Auteurs qu'il cite, quand ils publieront leurs Pièces; tant qu'à moi, je me bornerai à l'assurer, ainsi que mes Lecteurs, que, quand Madame Asgill arriva à Paris, il y avoit plus de six mois que mon Drame étoit terminé, & que, faute d'avoir été prévenu à tems de son départ, je n'ai pu avoir l'honneur de le lui présenter, comme je

AVERTISSEMENT.**ix**

l'avois espéré ; ce n'est donc pas son arrivée
qui m'a inspiré de faire mon Drame : les Let-
tres dont elle m'a honoré lors de l'envoi & de
la Dédicace que je lui en ai fait immédiate-
ment à son retour à Londres , & que l'on trou-
vera à la fin de la Pièce , sont encore autant
de titres pour prouver ce que j'avance.



X

PERSONNAGES.

ASGILL , Officier Anglois.

Madame ASGILL , Mère d'Afgill.

Le Colonel GORDON , ami d'Afgill.

WASHINGTON , Général Américain.

UN OFFICIER , Général François.

UN DÉPUTE du Congrès Américain.

LAURANS , Valet de Gordon.

HENRY , Valet de Madame Afgill.

NANCY , Suivante de Madame Afgill.

TRANCHE-MONTAGNE , Grenadier François.

UN GRENADIER Américain.

UN PAYSAN Virginien.

UN VIEILLARD Virginien.

UNE FEMME Virginienne , Belle-Fille du
Vieillard.

UN ENFANT , Fils de cette Femme , Petit-Fils
du Vieillard.

UN BAS-OFFICIER , Américain.

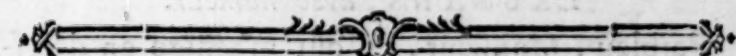
ARMÉES AMÉRICAINES ET FRANÇOISES.

*La Scène est en Virginie , dans le Camp de
Washington.*



A S G I L L ,

D R A M E .



A C T E P R E M I E R .

*Le Théâtre représente un Bois , d'où l'on apperçoit,
à son extrémité , des Tenies qui annoncent un
Camp.*

S C E N E P R E M I E R E .

G O R D O N , L A U R A N S .

L A U R A N S .

MA foi , Monsieur , je suis excédé de fatigue & saisi d'effroi. Depuis que nous sommes partis de Savanah , je n'ai pu fermer l'œil , qu'aussi-tôt les plus vives inquiétudes ne m'ayent éveillé ; à peine ai-je fait quelques mauvais repas , sans trembler d'épouvante. C'est une terrible chose que de man-

ger en pays ennemis , la digestion s'y fait mal ; & je ne vous dissimulerai pas que l'approche du camp de Washington me cause des frayeurs dont je ne suis plus le maître : pour peu que cela continue , c'en est fait du pauvre Laurans , jamais il ne reverra les bords de la Tamise.

G O R D O N , *doit avoir l'air rêveur.*

Sans cesse des plaintes & des lamentations ; qu'as-tu donc qui t'afflige ?

L A U R A N S , *avec humeur.*

Parbleu , Monsieur , ce qui m'afflige en désespéreroit bien d'autres. Du moment où j'ai eu l'honneur de vous appartenir , n'ai-je pas continuellement vécu en véritable proscrit , sans asile , n'ayant jamais le sol , & très-souvent manquant du nécessaire. Si je pouvois au moins goûter quelques heures de sommeil , je prendrais patience ; mais tous les jours voir l'aurore naître , c'est par trop fort ; & , entre nous soit dit , Monsieur , je vous parle là de sincérité de cœur , je suis blazé des beautés de ce ravissant spectacle , j'aimerois cent fois mieux vivre en enfer , que de traîner encore une semblable existence.

G O R D O N .

En effet , depuis quelque tems tu as beaucoup de mal ; mais prends courage , mon pauvre Laurans , j'ai besoin de ton zèle , tu dois te souvenir de ce que je t'ai promis..

L A U R A N S , *à mi-voix.*

J'admire comme la nécessité fait que ces Messieurs s'humanisent. (*A part*) Laurans , de la

prudence , je vois tant de mes semblables qui trouvent sous le bâton le salaire de vingt ans de fidélité , que je dois m'observer. Ce jeune homme a l'ame noble & généreuse , par fois un peu vif ; mais je n'ai pas de rancune , & tout s'arrange.

G O R D O N , *paroît distrait.*

Que dis-tu ?

L A U R A N S .

Je dis que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter vos bontés ; vous devez savoir combien je vous suis attaché , & si mon zèle. . .

G O R D O N .

J'en suis content. (*Il marche d'un air rêveur , & dit à mi-voix.*) Mère sensible , ami trop malheureux. . . Ah ! si je pouvois tarir la source de vos larmes.

L A U R A N S , *à mi-voix.*

Le voilà plongé dans ses distractions.

G O R D O N , *marchant d'un air distrait & à mi-voix.*

Les momens sont précieux , le moindre retard pourroit lui être funeste , je vais implorer la justice de Washington.

L A U R A N S , *toujours à mi-voix.*

Il m'a l'air plus rêveur aujourd'hui qu'à l'ordinaire , il soupire. Ce que c'est pourtant qu'un bon cœur , dans quel état il nous réduit ; hélas ! depuis la captivité de son ami Apgill , il n'a cessé d'être dans la plus grande affliction. (*Plus haut , & d'un air d'intérêt.*) Ne pourrais-je pas , sans indiscretion , Monsieur , vous demander ce qui

accroît vos chagrins , vous me paroissez plus affecté que jamais ?

GORDON , *toujours distrait , à mi-voix.*

Non , cher Asgill , tu ne périras pas par le dernier supplice , mon amitié te sauvera.

L A U R A N S .

Mon cher Maître , ayez pitié de vous & de moi ; l'état où je vous vois me désespère.

GORDON , *toujours rêveur.*

Laurans.

L A U R A N S .

Monsieur.

G O R D O N .

Comme tu m'as toujours été très-attaché , ta fidélité mérite une récompense ; prends cet écrit ; celui auquel il est adressé prendra soin de ton sort.

L A U R A N S .

Ah ! Monsieur , vous me percez l'ame : quel noir pressentiment vous agite ? que prétendez-vous faire ?

G O R D O N

Tu en feras instruit ; mais il faut premièrement que j'aie un entretien particulier avec le Général Washington , sitôt que le jour commencera à paroître.

L A U R A N S .

Vous avez donc perdu la tête. Ah ! Monsieur , c'est fait de nous ; après ce qu'il vient d'arriver à ce pauvre Monsieur Asgill , il nous fera périr ; croyez-moi , il me prend , à l'instant même , un

subit serrement de cœur qui ne me pronostique rien de bon, & je pense qu'il seroit prudent de ne pas séjourner plus long-tems dans un lieu environné d'ennemis, que l'ardeur de se venger animent.

G O R D O N.

Rassure-toi, l'honneur & l'humanité veillent à notre sûreté ; Washington n'est point injuste ; que ne l'avons nous imité, tu vivrois, infortuné Huddy, & ta mort n'auroit point exposé les jours d'un ami qui m'est cher, & que la vengeance va sacrifier à tes mânes.

L A U R A N S.

Si j'avois l'honneur d'être le Général Carleton, l'auteur de cette action subiroit dans peu le châ-timent qu'il a mérité. Je suis, moi qui vous parle, trop bon Anglais, pour voir, sans être revolté, qu'on retarde si long-tems à satisfaire les Américains.

G O R D O N.

J'en gémis, comme toi, pour l'honneur d'une Nation incapable de perfidie, & qui défavoue l'outrage que quelques furieux, aveuglés par la victoire, ont fait à l'humanité ; son Souverain vertueux en punira les excès ; avare du sang des humains, il veut en tarir l'effusion, & déjà nous avons l'espérance qu'une paix, si long-tems désirée, mettra un terme à tant de calamités. Toute ma crainte est que, jusqu'à cet instant de bonheur, Apgill ne subisse le sort dont il est menacé.

L A U R A N S.

Vous avez bien raison, Monsieur ; sa position est allarmante.

G O R D O N .

Respectable famille , qui dans ce moment tremblez pour ses jours , que je compatis à vos peines ! Ah ! si mon zèle & mes soins alloient être sans effets , d'éternels regrets , sans doute , vous piongeroient au tombeau , & toi , mère sensible , dont l'active tendresse brave maintenant avec courage la fureur des Elémens pour sauver ton fils , peut-être , hélas ! n'arriveras-tu que pour recevoir ses derniers embrassemens.

L A U R A N S .

Quoi , Monsieur , Madame Asgill s'exposerait à des dangers aussi grands !

G O R D O N .

En peut-il exister pour une mère tendre ? Juge d'après cette Lettre du sentiment dont elle est agitée ; c'est toi , divin amour maternel , qui animes son cœur. (*Il lit la Lettre*). « Nous venons d'ap-
 » prendre , mon cher Gordon , le malheur de mon
 » fils , & le sort cruel qu'on lui destine. *J'aurois
 » succombé de douleur à cette fatale nouvelle ,
 » si l'espoir de l'enlever à ses ennemis n'eût en-
 » flammé mon courage. Je viens de fretter un
 » Paquebot , pour vous annoncer mon arrivée ; le
 » Ciel protégera ma navigation. Dans l'affreuse
 » perplexité où je suis , j'emploie tous mes amis ;
 » je fais plus encore , j'ose implorer la protection
 » du Monarque des François ; lui seul pourra
 » sauver mon fils. Cher Gordon , au nom de
 » l'amitié , daignez obtenir du Général Washington
 » qu'il diffère sa terrible vengeance. Les liens du
 » sang vous unissent , il vous aime , tout vous sera
 accordé.

» accordé. Ah! mon cher Gordon, si je puis revoir ce fils chéri, je vous devrai plus que la » vie ».

L A U R A N S.

Mère infortunée, que je prends part à vos chagrins! (*D'un air satisfait & à mi-voix*). Ah! je respire. L'heureuse découverte pour mon repos que cette parenté avec le Général Washington! (*Plus haut*). Ce seroit véritablement un grand malheur que ce jeune homme perdit la vie; il unit à tant de douceur, une bonté si touchante, que toutes les âmes sensibles s'intéressent à son sort. Puisque c'est pour intercéder en sa faveur, que vous avez entrepris ce voyage, je ne me plains plus de mes fatigues ni de ma frayeur. Laurans, pour l'obliger, franchiroit tous les obstacles; oui, Monsieur, il se battoit, même je crois en ce moment, contre tout un Régiment, s'il s'opposoit à son passage.

S C E N E I I.

GORDON, LAURANS, UN BAS-OFFICIER.

(*Une Patrouille qui fait la ronde les arrête*).

LE BAS-OFFICIER, avec un détachement de
Soldats, crie dans l'éloignement.

Q U I va là? (*Après un instant de silence*). On ne répond pas; j'avois cependant entendu parler quelqu'un. Marchons en silence.

B

LAURANS , *à son Maître . en tremblant.*

Monfieur , n'entendez-vous rien de ce côté ?

GORDON , *avec fermeté.*

Moi ? Non , rien du tout.

LAURANS .

Pas feulement la moindre chofe ?

GORDON , *avec impatience.*

Pout cela non , te dis-je.

LAURANS .

En vérité , Monfieur , vous n'avez point d'oreilles.

LE BAS-OFFICIER , *les fait coucher en joue.*

Qui va là ? Répondez fur l'heure , ou c'eft fait de votre vie.

GORDON .

Ami.

LAURANS , *faisi de peur , fe cache derrière fon Maître.*

Ah ! Messieurs , de grace , ne nous tuez pas ; nos intentions font très pacifiques.

LE BAS-OFFICIER , *à mi-voix.*

Plus je les observe , & plus je fuis affuré que ce font des Royaliftes. Bas les armes. Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

LAURANS , *à part.*

Toutes ces questions ne m'annoncent rien que de finiftre.

GORDON, *lui remettant son épée.*

Je suis le Colonel Gordon, le parent & l'ami de votre Général ; conduisez-moi en sa présence.

LE BAS-OFFICIER.

Suivez-moi, Messieurs ; mais non , je le vois qui s'avance vers nous.

S C È N E I I I.

WASHINGTON, GORDON, LAURANS,
LE BAS-OFFICIER, SOLDATS.

WASHINGTON, *dans le fond du Théâtre, environné d'Officiers Américains, visite les quartiers de son Camp, & s'adressant à eux, il leur dit :*

Q U E tous les Postes soient à l'instant relevés , & que chacun de vous , Messieurs , veille avec exactitude à la sûreté de ce Camp ! (*Il s'avance sur la Scène, & appercevant Gordon, il dit d'un air de surprise :*) Quoi ! c'est vous , cher Gordon ? (*Il fait signe aux Officiers & aux Soldats de se retirer.*)

GORDON.

Oui, Monsieur, c'est moi ; c'est celui que les liens du sang & de l'amitié unissent à vous , qui vient vous demander la grace d'un infortuné qui lui est cher. Ses malheurs doivent vous toucher, Je vous la demande au nom d'un père qui vous aime tendrement , & dont vous m'avez privé

par votre victoire. Si la différence des Partis que vous embrasâtes l'un & l'autre n'a pu affoiblir dans vos cœurs les plus doux sentimens dont deux mortels puissent s'honorer, s'il vous aima jusqu'à son dernier soupir, que ne devez-vous pas à sa mémoire? Ah! si la nature & l'amitié ont rendu nos peines mutuelles, qu'elles se réunissent aujourd'hui pour vous intéresser en faveur d'As-gill! Il n'a point mérité le sort qu'on lui prépare. Vous m'avez ravi un père, rendez-moi un ami.

W A S H I N G T O N .

Quel douloureux souvenir retracez-vous à ma sensibilité! Jour fatal à l'amitié, tu ne devois donc paroître que pour déchirer mon cœur par les plus justes regrets! ô Patrie! ô liberté! vous seuls pouvez me consoler de sa perte; soutenez mon courage, & ne m'enviez pas la douceur de pleurer un ami malheureux que j'ai perdu. Pour obéir à vos saintes loix, Washington n'a point renoncé au bonheur précieux d'honorer sa cendre des larmes de l'amitié; & vous, Gordon, qui me retracez cette image si chère, vous que j'aime comme un fils, j'atteste ce Dieu Protecteur de la plus juste cause, que j'aurois versé tout mon sang pour sauver ses jours; mais s'il eut voulu exiger de moi une grace, à laquelle l'honneur, la vengeance de ce Pays, & ma propre gloire s'opposent, pensez-vous que j'eusse dû lui accorder; il connoissoit trop bien ce que l'amitié peut solliciter pour oser compromettre l'honneur de celui qu'il estimoit.

G O R D O N .

En est-il de plus respectable que celui qu'on

obtient par la justice & la clémence? elles sont vos vertus ; y renoncer , ce seroit faire violence à la bonté de votre cœur , & il ne perdra point par une action indigne d'un Héros , les droits qu'il s'est acquis aux hommages de tous les hommes ; vous partagez les maux d'un infortuné , je ne m'abuse point , j'obtiendrai de vous sa liberté?

WASHINGTON.

J'admire en vous , Gordon , le noble sentiment qui vous anime ; il m'est affreux , sans doute , d'en altérer la douceur ; plaignez-moi d'être forcé de vous refuser la grace d'Asgill.

GORDON.

Juste Ciel ! qu'ai-je entendu ! il périroit?

WASHINGTON.

Je vous le dis à regret , sa mort est devenu nécessaire à la sûreté des habitans de ces tristes contrées long-temps opprimées par la cruauté d'un Soldat effréné ; il faut que les plus justes représailles en arrêtent le cours , & qu'un exemple , à la vérité bien terrible , rappelle aux premiers devoirs des cœurs qui semblent y avoir renoncé. Que ne puis-je vous prouver combien le sort de votre ami me touche , son malheur est affreux , mais je ne peux briser ses fers.

GORDON.

Vous pourriez , sans frémir , prononcer l'arrêt de sa mort ? je ne le puis croire , vous devez être juste , le condamner vous rendroit criminel ; Asgill , intéressant par sa jeunesse & son courage , n'est point coupable : son cœur est pur , le vôtre

est généreux & sensible, ah ! laissez aux tyrans le pénible sentiment de la vengeance, le remord n'est pas fait pour l'ame de Washington.

W A S H I N G T O N.

Jamais il n'en troubla la douce sécurité ; touché des maux du jeune Asgill, vainement, hélas ! elle en gémit ; la loi que le devoir m'impose, la nécessité d'affranchir mes compatriotes des horreurs d'un pouvoir arbitraire, l'obligation sacrée de conserver leurs jours, voilà les puissants motifs de mon refus, n'en soupçonnez pas d'autres ; j'accorderois avec joie aux demandes de l'amitié ce qu'il faut que je lui refuse comme le Général d'un peuple qui veut être libre, la justice même reclame ici ses droits, & puisque le Général Carleton s'obstine à ne me pas livrer le coupable, je suis forcé d'exécuter les ordres du Congrès ; honoré de sa confiance, jaloux de la conserver, je ne trahirai point par une lâche complaisance une confiance qui fait ma gloire ; Asgill périra, l'obstination de votre Général l'aura conduit au supplice ; ma conscience ne me reproche rien, & l'Europe entière applaudissant à notre modération, verra, non sans les admirer, que les Américains savent respecter le malheur ; ils n'ont point abusé de leur victoire en faisant périr un ennemi vaincu & désarmé.

G O R D O N.

Cet attentat sera réparé, il doit l'être, & l'héroïsme, qui fut de tous les temps la vertu des armées Britanniques, veillera, n'en doutez point, à la honte du coupable ; il eût été déjà puni, si ses amis n'eussent formé dans les conseils de

guerre un parti puissant contre l'autorité du Général Carleton; il a été de sa sagesse de remettre au Roi ce jugement, & l'on espère à chaque instant de son équité l'arrêt que vous êtes en droit d'en attendre.

WASHINGTON.

Tel est donc l'avilissement & la dégradation des humains, qu'il s'en trouve d'assez lâche pour oser s'intéresser aux jours d'un barbare. Juste ciel ! si le crime a pu trouver un appui, à quel excès d'horreur devons-nous nous attendre ? Cher Gordon, plus que vous ne pensez j'ai voulu sauver votre ami; pour différer sa perte, j'ai tout mis en usage. Croyez que je ne suis pas à douter des vrais motifs qui retardent la réparation que j'exige; c'est aujourd'hui qu'expire le dernier terme que j'ai fixé à votre Général; s'il n'a pas réparé l'outrage qu'on nous a fait, mes ordres sont sévères, je ferai mon devoir; ce soir Apgill n'existera plus.

GORDON.

De quel coup cruel m'accablez-vous ?

S C E N E I V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN
BAS-OFFICIER.

LE BAS-OFFICIER.

UN Courier expédié en diligence par le Général Carleton, desire, mon Général, vous remettre

en personne les dépêches dont il est chargé ; l'Etat-Major de l'armée est aussi assemblé pour attendre vos ordres.

GORDON, *à part.*

Ah ! s'il pouvoit être porteur de quelque heureuses nouvelles , que j'éprouverois de plaisir !

WASHINGTON.

Allez lui annoncer ma présence , je vais dans le moment me rendre au Conseil.

S C È N E V.

WASHINGTON, GORDON, LAURANS.

WASHINGTON.

C E jour , mon cher Gordon , doit être pour tous les deux ou bien doux ou bien cruel ; puisse-t-il ne nous pas affliger ; jamais le desir de terminer les malheurs d'Asgill & de calmer vos craintes , ne fut plus sincère.

GORDON.

Permettez que je suive vos pas , que j'apprenne...

WASHINGTON.

Non , demeurez ; laissez à mon amitié le soin de vous servir. (*Il s'en va.*)



S C E N E V I.

GORDON, LAURANS.

GORDON.

VOILA donc le jour qui va décider de ton sort , malheureux Aschill. Ah ! s'il te devenoit funeste ! Il faut que je voye cet infortuné , que je l'embrasse & le console , qu'il sache que Washington voudroit le sauver. Ah ! mon ami , si tous les hommes égaloient sa belle ame , tu ne gémirois pas dans une affreuse prison. (*Il fait quelques pas en pensant seul*).

LAURANS.

Rien n'est plus vrai : jusqu'à cet instant son nom seul me faisoit trembler ; voyez comme la prévention nous induit en erreur ; sa présence & son air de bonté m'ont rassuré. Je gagerois ma tête qu'il sauvera Monsieur Afgill , ainsi bannissons la crainte. (*s'adressant à son Maître.*) Monsieur a-t-il déterminé le lieu où nous ferions résidence ? Depuis long-tems il fait grand jour , & je pense , sauf meilleur avis , qu'il seroit très-prudent de prendre un peu de repos.

GORDON, toujours rêveur.

Je ne fais pourquoi mon cœur n'ose se livrer à la joie. Ne différons plus , il faut que je sois instruit des dépêches de ce Courier. Laurans ?

Mon sieur !

G O R D O N , *avec empressement.*

Viens me seconder ; que ton activité redouble.
Partons.

L A U R A N S .

De grand cœur , Monsieur ; mais , pour préliminaire , ne faudroit-il pas ? . . .

G O R D O N .

Les momens sont précieux , courons vite.

L A U R A N S .

Ah ! mon dieu , quel homme. Je crois que de sa vie il n'a connu l'appétit.

(Ils sortent.)

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GORDON, *seul.*

TOUT ce que je vois, tout ce que j'entends, redouble mes frayeurs ; que dois-je attendre du reme que le Conseil de Guerre reste assemblé ? Les plus sinistres présages, sans doute. Si j'avois pu revoir mon ami, l'embrasser, cette consolation eût adoucie mes peines.... Les barbares m'ont privé de ce plaisir. Puisque nul mortel ne peut le voir sans l'ordre du Général, je l'obtiendrai de son amitié.

(*Il ne voit point Laurans qui entre d'un côté opposé.*)

SCENE II.

GORDON, LAURANS.

LAURANS, *sans voir Gordon.*

IL faut que nos Gazetiers soient de grands impudens, ou bien desœuvrés, pour employer leur tems à barbouiller des feuilles où ils nous décrivent

les Américains de la manière la plus injuste ; désormais je ne croirai point à leur ennuyeux bavardage , j'aime trop la vérité... Et je soutiens, moi, qu'il faut être plus méchant que des loups-garoux , pour calomnier des hommes qui régalernt aussi bien leurs hôtes.

GORDON, *à mi-voix, sans voir Laurans.*

Ecartons ces affreux soupçons.

L A U R A N S.

Je suis , grace à leurs soins & à leur bon cœur, en état de supporter courageusement aujourd'hui tous les événemens de la vie ; d'ailleurs je ne vois rien que de consolant pour l'avenir , car sûrement ce pauvre Monsieur Asgill va être mis en liberté ; le courrier qu'on attendoit est arrivé , & personne ne doute ici qu'il n'apporte la nouvelle de la réparation qu'on exigeoit.

GORDON, *à mi-voix.*

Laurans tarde beaucoup à revenir.

L A U R A N S, *regarde du côté opposé où est son maître.*

Mais où diable mon maître peut-il être , je croyois le trouver ici ?

GORDON, *sans voir Laurans.*

Je gagerois que ce faquin est à boire dans quelque taverne.

L A U R A N S, *toujours de même.*

Dans cet instant de crise , il n'est pas homme à rester dans l'inaction ; voyons cependant à m'assurer de ce qui peut le retenir.

G O R D O N *apperçoit Laurans au moment où il se retourne.*

Ah ! te voilà Laurans.

L A U R A N S, *d'une voix ferme & assurée.*

Oui, Monsieur, me voilà, je vous cherchois par-tout pour vous engager à m'imiter ; suivez mon exemple, & vous vous en trouverez très-bien. Allons, Monsieur, un peu de gâité ; tout, jusqu'à ce moment, va le mieux du monde, j'ai de bonnes choses à vous annoncer ; le courier qui vient de venir. ...

G O R D O N, *avec empressement.*

Dis donc vite, ce courier ?

L A U R A N S, *lentement.*

Il a parlé au Général Washington.

G O R D O N, *vivement.*

Hé bien, après, achève donc.

L A U R A N S.

Il lui a remis ses dépêches, &, quoiqu'on ne sache nullement ce qu'elles contiennent, on ne doute point que Monsieur Afgill ne soit remis en liberté.

G O R D O N.

Ce sont-là tes nouveautés.

L A U R A N S.

Oui, Monsieur.

G O R D O N.

Tu n'en fais pas davantage ?

L A U R A N S.

Non, Monsieur.

G O R D O N , *en colère.*

Voilà de tes sottises ordinaires , impertinent drôle ; tu mérites pour cette fois...

Il fait le mouvement de frapper.

L A U R A N S , *à genoux.*

Monsieur , calmez vous ; si vous saviez combien la colère est funeste au milieu de la douleur , vous ne vous y exposeriez pas ; ce pauvre Monsieur Asgill a tant besoin de votre zèle.

G O R D O N *s'arrête , & à part.*

Le maraud a bientôt trouvé le moyen de m'apaiser.

L A U R A N S *se relève , & à mi-voix.*

Il ne falloit pas moins que cet expédient pour le calmer. (*Après un instant de silence & d'un air de timidité.*) Monsieur a-t-il résolu de toujours habiter au milieu de ce camp ?

G O R D O N .

Sans doute , & je ne le quitterai qu'après avoir obtenu la liberté d'Asgill.

L A U R A N S .

Si tout autre lieu vous étoit égal , j'en ferois à mon particulier , fort aise.

G O R D O N .

Pourquoi ?

L A U R A N S .

C'est que j'y vois des préparatifs qui m'occasionnent des ferremens de cœur , dont je ne suis pas le maître.

D R A M E.

32

G O R D O N.

Il faut convenir que tu es un grand poltron.

L A U R A N S.

Cela peut être ; mais comme je ne suis pas aux gages de Monsieur pour me battre , je puis , par état , éviter qu'on m'affomme ; j'ai par devers moi certains principes de paix dont je me trouve si bien , que je ne veux pas y renoncer ; au demeurant , je ne crains pas pour ma vie , j'y serois même fort tranquillement , sans le spectacle que je viens de voir.

G O R D O N.

Quel est-il donc ?

L A U R A N S.

Ma foi , rien moins qu'agréable pour un véritable Anglois ; tout y respire la joie , la gaité ; hommes , femmes , vieillards , enfans , tous s'empressent à courir au devant des François ; chacun se prépare à si bien les recevoir , qu'on brûle d'impatience de les voir arriver.

G O R D O N , *avec étonnement.*

Les François ?

L A U R A N S.

Oui , Monsieur , les François.

G O R D O N.

Auroient-ils médité quelques nouvelles conquêtes ?

L A U R A N S.

N'en doutez pas ; sous les auspices du Héros qui les commande , ils ne sont pas gens à rester

dans l'inaction ; la gloire a toujours été pour cette maudite Nation un besoin si pressant , que vous les verrez sans cesse nous harceler. Je suis , de ma nature , assez bon physionomiste , & je puis vous certifier que j'ai lu dans les yeux de leurs Officiers-Généraux , qui viennent d'arriver , des projets dont nous serons les dupes. Pour des vrais Bretons , Monsieur , pensez-vous que ce soit un spectacle bien agréable , que de voir ici un jeune de la Fayette , qui semble ne s'être arraché des bras de la vertu & des graces , que pour venir nous tourmenter. J'enrage quand j'apperçois sur son visage cet air satisfait , que donne toujours les talens & la vertu , couronnés tant de fois par la victoire. Monsieur , la prospérité d'un ennemi , si souvent victorieux , fait trop de mal pour en être plus long-tems les témoins ; & malgré que je ne sois pas tout-à-fait aussi brave que vos Grenadiers , je n'en suis pas moins bon Citoyen. Puisque vous êtes déterminé à ne pas sortir de ce camp , permettez-moi de m'enfermer tout le jour ; je le ferai , sur ma parole , de manière à ne pas voir le triomphe de nos ennemis.

G O R D O N , *d'un air imposant.*

Je te le défends. L'inconstance attachée au fort des armes ne doit point affoiblir la fierté britannique ; je verrai comme des ennemis que je dois estimer , ces braves guerriers ; l'homme d'honneur doit respecter le courage ; mais telle entreprise que les François puissent hasarder , je les combattrai sans les craindre. Ne nous arrêtons plus , Asgill a trop besoin des secours de l'amitié.

LAURANS

L A U R A N S.

En vérité, Monsieur, vous possédez d'une manière si admirable le talent de ranimer votre monde, que toutes les fois que votre discours finit, j'ai toujours envie de me battre.

(Ils sortent.)

S C E N E I I I.

WASHINGTON, ET PLUSIEURS
OFFICIERS AMÉRICAINS.

W A S H I N G T O N.

MESSIEURS, qu'à l'instant même l'armée Américaine soit sous les armes ; vûlons rendre à nos généreux alliés les honneurs dus à leur courage.

(Il fait le signe de l'appel, le tambour bat ; les Soldats se rangent en bataille d'un côté du Théâtre).

S C E N E I V.

LES MÊMES, (Une troupe d'homme, de femmes, d'enfans, paroissent sur le Théâtre ; ils viennent au devant des François, dont on entend de très-loin le bruit des tambours).

U N P A Y S A N V I R G I N I E N.

MES chers amis, livrez vos cœurs à la joie, les François vont se rendre dans ces lieux.

C

UN VIEILLARD VIRGINIEN , *appuyé sur le bras de sa belle fille , tenant son petit-fils d'une main.*

Arrêtons-nous ici , mes enfans ; je sens que mes forces ne secondent pas mes desirs , & mes yeux , éblouis par la clarté du jour , peuvent à peine en supporter l'éclat ; dans ce moment si doux pour nos cœurs , chers compatriotes , je voudrois expirer d'amour & de joie dans les bras des François. Je te rends graces , Être suprême , de tes faveurs ; en prolongeant ma vie jusqu'à cet heureux moment , tu n'as pas voulu me priver du bonheur de fixer mes derniers regards sur ces aimables & intrépides guerriers ; que je leur exprime toute ma gratitude , & je descends , sans regret , dans la nuit du tombeau. O Nelson ! ô mon cher fils ! je les verrai , ces Héros qui m'ont vengé de ta perte , je les bénirai tous , & je mourrai satisfait.

UNE FEMME VIRGINIENNE.

Respectable père d'un malheureux époux , quel nom , hélas ! venez-vous de prononcer ?

LE VIEILLARD.

Ah ! ma fille , je t'afflige ; pardonne , j'étois père , eh ! que dis-je , je n'ai pas cessé de l'être ; venez dans mes bras , embrassez-moi , mes enfans.

(*Il prend dans ses bras sa belle-fille & son petit-fils , & les embrasse*).



S C E N E V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN
PAYSAN VIRGINIEN.

LE PAISAN VIRGINIEN , *avec empressement.*

RANGEONS-NOUS de ce côté, je les vois qui
s'avancent.

S C E N E VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, WASHINGTON,
*à la tête de l'armée Americaine, reste l'épée à la
main , au centre , pour attendre les François.*

UN JEUNE ENFANT.

AH! maman, le cœur m'en bat de joie.

UNE FEMME VIRGINIENNE.

Mon fils, ils vont paroître, tu va les voir, ces
braves & généreux défenseurs de notre liberté,
de nos biens, & de nos asiles, ceux à qui je dois
le bonheur de te presser contre mon sein, & de
t'arroser de mes larmes; en t'arrachant des bras
de nos ennemis, ils font goûter à ta malheureuse

mère le plaisir cruel , mais pourtant bien doux , de voir encore dans tes traits charmans l'image d'un époux tendrement adoré ; nos ennemis m'en ont privé , ils t'ont ravi ton père , ô mon fils ! mais le ciel nous en a vengé , en nous donnant pour protecteur & pour allié un Roi bienfaisant. Grand Dieu ! qui vois la reconnoissance que ses bontés inspirent à tout un peuple attendri , veille sans cesse sur son bonheur & la prospérité de ses Sujets ; qu'il soit toujours le plus puissant des Rois , il est le plus sensible des hommes.

S C E N E V I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. *L'armée Françoisé , précédée de sa musique , de ses tambours , des travailleurs & des canonniers , défile en présence de celle des Americains ; le salut des armes se fait réciproquement. Après la marche , on leur fait faire alte , un temps d'exercice , & poser les armes à terre sans quitter leur rang.*

W A S H I N G T O N .

VENEZ , dignes Compagnons de nos travaux , jouir des transports d'allégresse qui brillent dans tous les yeux ; goutez les charmes bien doux de voir tout un peuple livrer son cœur au plaisir : dans ce beau jour nos malheurs sont finis , nos maux sont oubliés , & pour la première fois vous nous voyez heureux. J'en atteste ces larmes d'une joie délicieuse que votre présence fait ici répandre :

ah ! généreux François , vous dont le sang a coulé tant de fois pour notre liberté , que ce moment a pour nous d'attraits ! Il va réunir par les plus doux nœuds deux peuples faits pour s'aimer toujours.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.

Ces sentimens , Monsieur , les honoreront aux yeux de l'Univers ; ils sont ceux des ames élevées & sensibles. (*Il regarde avec plaisir tout le peuple qui environne l'armée Française.*) Que j'aime à voir dans ce peuple intéressant cette noble candeur , & les témoignages flatteurs de son amour pour nous : oui , chers Américains , nous braverons mille fois la mort , plutôt que de renoncer au bonheur d'affurer votre liberté.

WASHINGTON.

De cette grandeur d'ame , vous seuls êtes capables. Devenus libres à l'aide de votre valeur , nous jouirons désormais d'une félicité sans nuage , & tous les habitans de l'Amérique ne prononceront jamais le nom de Louis , sans verser des larmes de sensibilité. (*Il s'adresse au Peuple.*) Chers amis , demain , à l'arrivée de M. de Rochambeau , nous irons aux pieds des Autels former des vœux pour la gloire de son Empire ; demain , le Ciel retentira de cris d'allégresse que nous cause la naissance de son fils. Puisse le Dieu que nous implorons lui transmettre à jamais les vertus du couple auguste & bienfaisant qui lui donna le jour ! (*En s'adressant aux Soldats & au Peuple Américain.*) Soldats , dont le courage a préparé l'instant de notre liberté , & vous Peuples Américains , reconnoissez dans ces Guerriers magnanimes les défenseurs que le

Ciel vous destinoit : ne consultez que les sentimens dont vos cœurs sont animés ; volez , serrez dans vos bras vos amis & vos frères. (*Les deux armées s'embrassent mutuellement ainsi que le Peuple , mais particulièrement le Vieillard & un jeune enfant qui tiennent étroitement un Grenadier François.*) Après les fatigues d'une marche si pénible , goûtez , mes enfans , quelques instans de repos ; j'ai pourvu à tous vos besoins.

LE VIEILLARD VIRGINIEN.

Ah ! mon Général , ne nous enviez pas le plus grand des plaisirs ; qu'il nous soit permis d'offrir à nos alliés un bien foible gage de notre amitié. Eh ! quels cœurs sont plus capables que les leurs , de partager avec bonté le peu que la fortune nous a laissé ? Dans nos longs malheurs , le sort ne nous a pas tout ravi : non , ils ne dédaigneront pas quelques rafraîchissemens préparés & offerts par les mains de l'honnête & modeste indigence.

WASHINGTON.

Jouissez , respectable Vieillard , d'une joie aussi pure , & que tous ceux qui vous environnent la partagent. (*Il sort avec des Officiers François.*)



S C E N E V I I I.

(*Les deux armées se réunissent avec tout le Peuple & se rafraichissent à de petites tables. En avant de la Scène, on voit le Vieillard précédant sa belle-fille & son petit-fils, assis avec un Grenadier François à une petite table.*)

TRANCHE-MONTAGNE , Grenadier François.

CHERS Camarades , comme vous nous traitez ! Voilà ce qu'on appelle de la prodigalité ; on ne fait point tant de façons pour des amis ; nous autres Militaires François , nous ne sommes pas gens à cérémonies ; votre honnête réception , une bouteille de vin présentée avec le bon cœur & la franchise que vous avez , voilà ce qui nous enchante. Allons , buvons à nos santés. (*Ils boivent.*) Vive la joie ! nous avons un Dauphin , je ne m'en sens pas d'aise. Un Dauphin ! un Dauphin ! Quel plaisir d'offrir à ses premiers regards un berceau ombragé par les rameaux d'un laurier victorieux ! Il est né au sein de la prospérité & de la gloire ; quel heureux présage pour toi , ma chère Patrie , tu ne cesseras plus d'être heureuse !

UN GRENADIER Américain se lève , & va joindre Tranche-Montagne le verre à la main , en s'adressant au Peuple.

Mes chers Compatriotes , & vous braves François , buvons à la santé du Protecteur & du Père

de l'humanité. Vive, vive à jamais votre auguste Monarque !

(Ils boivent tous ensemble & crient : Vive , vive le Roi des François).

TRANCHE-MONTAGNE.

Quand il s'agit de boire à une santé si chère , Tranche-Montagne n'a jamais bu qu'à rasade , & en redoublant.

(Il fait un mouvement pour prendre la bouteille ; un jeune Enfant va au-devant).

UN JEUNE ENFANT.

Ah ! Monsieur , permettez que je vous serve. (Il verse à boire). Vous devez être bien fatigué. Hélas ! que vous avez de peine pour nous ! Reposez-vous , Monsieur , & jouissez de toute notre amitié ; embrassez-moi.

LA FEMME VIRGINIENNE.

Ah ! Monsieur , si mon fils arrive à la vieillesse , retraçant à sa mémoire cet instant d'une commune félicité , il n'en parlera jamais à ses enfans sans répandre des larmes ; il leur dira : Dans ces lieux mêmes , j'ai tenu dans mes bras foibles encore , j'ai pressé contre mon cœur les généreux François.

TRANCHE-MONTAGNE, tenant l'Enfant dans ses bras.

Aimable Enfant , ton bon naturel me touche ; tu dois vivre pour nous aimer. Tiens , regarde ces Guerriers ; tout leur sang & le mien est prêt à couler pour ta Patrie. Va , tu seras heureux & libre.

(Il l'embrasse encore).

SCENE IX.

WASHINGTON, PLUSIEURS OFFICIERS
AMÉRICAINS ET FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, à *Washington*.

OUI, Monsieur, la Troupe s'est assez reposée ;
nous allons nous réunir sous vos drapeaux.

WASHINGTON.

Que cette réunion est chère à nos cœurs !

(*Il fait le signal de ralliement. Le Tambour fait
l'appel, & tout le monde reprend son rang. L'Ar-
mée Américaine défile la première ; les François
la suivent, & tout le Peuple ferme la marche*).

Fin du second Acte.





A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

LAURANS , *seul.*

EN FIN, je respire ; ils sont partis , ces maudits François , comblés de bénédictions & de caresses. Malgré moi , j'ai presque tout entendu. Aussi , pourquoi mon Maître s'est-il obstiné à demeurer dans ce voisinage ? Il faut cependant être juste ; si je n'étois pas ce que je suis , j'avoue que je n'aurois pu voir sans émotion une réception aussi intéressante ; mais non , il est contre nature de jouir du bonheur de ses Ennemis. Mon Maître en ce moment s'agite ; il va , il vient solliciter sans cesse les Chefs Américains , & je crois sans succès ; car son affliction redouble. L'affaire de ce pauvre Monsieur Asgill va mal ; j'appréhende beaucoup que la fin n'en soit tragique. Si , pendant le tems que je ne lui suis plus nécessaire , je prenois un peu de repos , cela me feroit grand bien. J'ai tant fatigué en parcourant tous les quartiers de ce Camp depuis que nous y sommes , que je suis excédé de fatigue. (*Il se repose sous un arbre*). Voilà un arbre sous lequel je ne serois pas mal , voyons à nous y mettre à couvert des ardeurs du soleil. Il m'est arrivé plus d'une fois de n'en pas trouver d'aussi commode ; mais, par

précaution, regardons l'heure qu'il est. (*Après avoir regardé*). Ah! je suis en pied, je peux dormir au moins une bonne heure. Ce lieu invite au repos; ah! que je suis donc à mon aise! Si j'allois cependant m'endormir de manière à faire le tour du cadran, je paierois un peu cher cette petite licence.

S C E N E I I.

LAURANS, HENRY.

H E N R Y.

A P R È S avoir éprouvé toutes les calamités de la plus affreuse navigation, nous voilà enfin parvenus au Camp de Washington. Funeste asyle, où mon jeune & malheureux Maître gémit dans la captivité. Tu ignores, infortuné Apgill, que ta tendre mère a bravé la fureur des Élémens pour tenter de sauver tes jours. Ne pourrois-je rencontrer quelqu'un qui pût m'indiquer le lieu qu'habite Monsieur le Colonel Gordon. Il est ici, je ne puis en douter, à solliciter pour son ami. Personne ne paroît; dans cette pressante nécessité, que résoudre, que faire? J'apperçois, ce me semble, quelqu'un sous cet ombrage; il faut m'en rapprocher. (*D'un air de surprise*). Parbleu! cet homme a bien de la ressemblance avec Laurans. Si c'étoit lui par hasard... Mais non, j'en m'abuse. Il avoit, par ma foi, une bien autre encolure, le teint frais & vermeil, & celui-là n'a l'air que d'un pauvre diable qui a beau-

coup pâti. Tâchons de l'éveiller. (*Il le pousse par le bras*). L'ami, écoutez donc. Ce garçon dort d'une manière incroyable ; ce feroit dommage de lui ravir le calme dont il jouit. Peut-être , hélas ! que dans ce sommeil paisible il oublie ses peines & sa misère. Ne troubions point le bonheur d'un malheureux : à son réveil il doit finir.

L A U R A N S , *parle en rêvant à mi-voix.*

Je ne vous conçois pas , Monsieur , d'être encore à l'heure qu'il est sans avoir rien pris.

H E N R Y .

N'ai-je pas entendu parler quelqu'un ?

L A U R A N S , *toujours rêvant & à mi-voix.*

Mourir de faim volontairement , cela ne s'est jamais vu. Si les forces viennent à vous manquer , que fera ce pauvre Monsieur Afgill ?

H E N R Y .

Afgill ? Quel nom viens-je d'entendre ? (*Il regarde avec attention de tous côtés*). Je me ferai trompé. Cet homme cependant pourroit me donner quelques éclaircissemens. Les momens sont trop précieux , je n'hésite plus. Dites donc , l'ami , l'ami , réveillez-vous , s'il vous plaît.

L A U R A N S , *croit que c'est son Maître , se relève avec vivacité & se frotte les yeux.*

Monsieur , Monsieur , me voilà , me voilà.

(*Il regarde fixement Henry*).

H E N R Y .

Je ne reviens pas de mon étonnement ; plus j'examine cette figure , & plus je persiste à croire que c'est celle de Laurans.

LAURANS.

Si je dormois encore, je croirois que la suite d'un songe trompeur m'abuseroit au point d'offrir à ma vue mon vieux camarade Henry.

HENRY.

C'est lui-même. Eh ! bon jour, mon pauvre Laurans ; viens ça, que je t'embrasse. Comme te voilà changé, mon garçon.

LAURANS.

Hélas ! tu vois ce qu'il m'en coûte de sacrifices à vouloir moissonner des lauriers, & jouir du bonheur de servir un des favoris de Mars. L'honneur, la gloire, sont les compagnes fidelles de ces Messieurs ; mais nous autres, pauvres diables, notre partage est la misère.

HENRY, à part.

Fatale ambition, vaine chimère, dans quel abîme de maux tu plonges les humains ! (*Haut*). Puisque j'ai été assez heureux pour te rencontrer, conduis-moi vers ton Maître ; je vais lui annoncer l'arrivée de Madame Afgill. Ah ! mon ami, l'état de douleur où est réduit cette femme te feroit pitié ; si-tôt qu'elle a sçu à notre débarquement à Newiork que son fils respiroit encore, elle a volé dans ces lieux, pour le ravir à son malheur ou périr avec lui.

LAURANS.

Que ses peines me touchent & m'affligent ! Viens, suis mes pas ; tu vas connoître le cœur de mon Maître & son zèle à remplir les devoirs de l'amitié.

(*Ils sortent*).

S C E N E I I I.

Madame A S G I L L , N A N C Y .

N A N C Y .

MA respectable Maitresse, ne cesserez-vous point de vous affliger ? Le Ciel a pris pitié de vos maux ; vous touchez au moment flatteur de revoir ce fils chéri, juste objet de vos allarmes.

Madame A S G I L L , *appuyée sur le bras de Nancy.*

Soutiens-moi, chère Nancy ; mes forces m'abandonnent, & mon courage épuisé par la douleur ne peut supporter qu'avec peine l'aspect de cet horrible séjour. Asgill, tu y respirez ; mais, hélas ! dans la crainte & le désespoir : ton supplice s'accroît à chaque instant par de nouvelles allarmes. Telle est donc ta rigueur, Destin barbare, de l'accabler des tourmens destinés aux coupables.

N A N C Y .

Calmez-vous, Madame, & que votre sensibilité maternelle n'aggrave pas vos peines. Livrez-vous au doux espoir d'embrasser celui qui fait couler vos pleurs. Son innocence & vos amis doivent en tarir la source.

Madame A S G I L L .

Puisse le Ciel que j'implore ne pas réaliser les noirs & tristes pressentimens qui me poursuivent ! Il semble que tout se réunisse pour aggraver mes

terreurs. Hélas ! aucun Vaisseau depuis long-tems n'a paru à Newiork. Celui dont j'attendois le bonheur de ma vie, aura succombé, n'en doutons point, à la fureur des vents. Sa perte me ravit sans retour la douce espérance d'éprouver les bienfaits du Monarque sensible dont j'implorois la protection.

N A N C Y.

Il est cruel, sans doute, Madame, de chercher à vous détromper d'un espoir aussi séduisant ; mais la tendre amitié que j'ai pour vous m'en impose l'obligation ; pouvez-vous oublier que vous êtes l'Ennemie du Souverain dont vous attendez un bienfait ?

Madame A S G I L L.

Ah ! n'ai-je pas cessé de l'être en devenant malheureuse ? Connois mieux le cœur des Bourbons, & crois que Louis, pour s'occuper sans cesse de la félicité des Français, n'en veille pas moins au bonheur de tous les humains.

N A N C Y.

Et vous pouvez penser qu'il s'intéressera particulièrement au vôtre.

Madame A S G I L L.

S'il a pu savoir le danger de mon fils & la rigueur de mes tourmens, je puis tout espérer. La nature, en agitant son cœur paternel, aura parlé pour moi. Le Monarque qui règne sur le Peuple le plus sensible, ne peut être que le plus humain des Rois.

N A N C Y.

Si j'en dois croire nos Papiers publics, les Français sont assurément des gens bien méchans.

Madame A S G I L L .

Méprise des infamies que le besoin de vivre & sur-tout de nuire , inspire à quelques misérables. C'est la lâcheté la plus vile que de calomnier une Nation noble & magnanime. Honore les Français comme un Peuple brave , doux , humain , bienfaisant , & jamais l'Angleterre n'eût d'Ennemi plus respectable à combattre. Henry ne revient point ; que dois-je soupçonner de ce retard ? La terreur s'empare de mon ame.

N A N C Y .

Madame , rassurez-vous , je le vois qui s'avance.

S C E N E I V .

MADAME ASGILL , NANCY , GORDON ,
HENRY .

MADAME ASGILL .

CHER Gordon , c'est le ciel qui vous envoie pour calmer mes souffrances ; votre présence me rappelle à la vie ; ah ! parlez sans réserve : qu'est devenu mon fils , ses jours sont-ils sans danger ?

G O R D O N .

Ah ! Madame , que je plains le chagrin dont vous gémissiez ; tremblant pour la destinée d'un ami que j'aime , je n'ai encore rien obtenu de Washington ; il respire , cet ami malheureux , mais , hélas !

Madame

M A D A M E A S G I L L.

De grace , achevez ; dans ce jour de douleur je puis tout entendre ; conduisez-moi vers lui , il faut que je le revoie & l'embrasse , que son ame affligée retrouve dans ma tendresse l'espérance & la paix.

G O R D O N.

Un bonheur aussi doux n'est point en mon pouvoir ; sa captivité , aujourd'hui même devenue plus pénible , annonce assez le sort qu'on lui prépare.

M A D A M E A S G I L L.

Juste Ciel ! que viens-je d'entendre ! Ne serois-je échappée aux plus terribles dangers , que pour devenir , dans ces lieux , le témoin du supplice de mon fils ? Tu le punirois , grand Dieu ! d'avoir eu l'honnête ambition que tu inspires à la vertu ; n'auroit-il aimé l'honneur & la gloire de sa Patrie , que pour être destiné à une mort honteuse ?

G O R D O N.

Modérez votre douleur , Madame , tout espoir de sauver Asgill n'est pas encore perdu ; venez joindre vos larmes à mes instantes prières ; Washington ne les verra pas couler , sans en adoucir l'amertume.

M A D A M E A S G I L L.

Oui , je vais me jeter à ses pieds , j'embrasserai ses genoux & les baignerai de mes pleurs ; son cœur ne fera pas sans pitié pour une mère éplorée.

(Ils sortent.)

D

S C È N E V.

LAURANS *cherche son maître, & avec surprise.*

Q U O I ! mon maître n'est déjà plus ici , cela m'étonne ; au reste , je fais où pouvoir le rejoindre. (*On entend dans l'éloignement des gens qui chantent & qui rient par éclats.*) Il ne faut pas demander si ce sont des François qui s'égayent , je ne peux aller nulle part , sans les rencontrer par douzaines ; ils rient , ils boivent comme des bienheureux ; je ne fais pas tout-à-fait la même chose , moi , & dont bien me fâche ; si , pour les éviter , je redouble de vitesse , aussi-tôt je les ai sur mes pas ; rien ne peut me soustraire à leurs éternelles poursuites ; je ne suis pourtant pas différemment fait qu'un autre. O les chiens de pendarts ! puissent-ils aller tous au diable.

S C È N E V I.

LAURANS , TRANCHE-MONTAGNE.

TRANCHE-MONTAGNE , *le sabre sous le bras , le bonnet sur l'oreille , un peu échauffé par le vin , dit au fond du théâtre.*

M E S amis , dans la minute je reviens , il faut que je prenne un tant soit peu l'air.

D R A M E.

51

L A U R A N S.

Hé bien ! quand je disois qu'ils étoient acharnés à me désoler , avois-je tort ? (*Il regarde Tranche-Montagne avec inquiétude.*) En voilà un qui me fait trembler ; quelle fatale rencontre ! Ce grand diable là m'a bien l'air d'un coupe-jarrer ; tâchons de l'éviter. (*Il veut s'en aller.*)

TRANCHE-MONTAGNE *suit devant Laurans tous les mouvemens qu'il fait , & lui barre le passage.*

Quand il s'agit de porter la santé de son Roi , de son Dauphin , & des Américains , on le fait avec tant de joie , le plaisir est si vif , qu'on boit une bouteille , deux bouteilles , trois bouteilles ; & quant la quatrième a disparu , vive la gaité , on ne compte plus ; on chante de tout son cœur , on est heureux. (*A Laurans.*) Bon jour , l'ami.

L A U R A N S , *avec humeur.*

Bon jour.

TRANCHE-MONTAGNE , *gaiement.*

Comment ça va-t-il ?

L A U R A N S.

Bien.

TRANCHE-MONTAGNE.

Bien ?

L A U R A N S.

Oui , fort bien.

TRANCHE-MONTAGNE.

J'en suis ravi. Puisque c'est ainsi , nous boirons ensemble.

A S G I L L ,

L A U R A N S .

Grand merci.

T R A N C H E - M O N T A G N E .

Et pourquoi ?

L A U R A N S .

Je ne suis pas altéré.

T R A N C H E - M O N T A G N E .

Voilà ce que l'on appelle , entre nous soit dit ,
une sotte réponse ; il y a , moi qui vous parle ,
plus de trois heures que je bois , sans la plus petite
altération ; ainsi vous ferez de même.

L A U R A N S .

Je n'ai pas le tems.

T R A N C H E - M O N T A G N E .

C'est égal , il faut le prendre.

L A U R A N S , *avec plus d'humeur.*

J'ai des affaires , vous dis-je.

T R A N C H E - M O N T A G N E .

Bon ! des affaires ; autre platitude , mauvaise
défaite ; est-ce que l'on doit avoir des affaires
aujourd'hui , ni demain ? Allons , soyons *allegra-
mente* ; après cela on reprend ses travaux , on fait
son devoir ; & je vous donne ma parole d'honneur ,
& de joli garçon , que le premier Anglois que je
trouverai sous ma main fera expédié de la bonne
manière.

L A U R A N S .

Vous lui

TRANCHE-MONTAGNE.

Je lui donnerai un passe - port pour certain voyage ; vous m'entendez ?

L A U R A N S.

On ne peut pas mieux. (*A mi-voix , tremblant de peur , & à part.*) Il est homme à le faire comme il le dit ; cependant s'entendre ainsi braver , c'est par trop fort. Laurans, ranime ton courage ; sentiment d'amour de la Patrie , honneur National , si cher aux vrais Anglais , inspirez-moi quelque heureuse réplique qui confonde ce fanfaron. (*Il s'efforce de hausser la voix , que la peur lui coupe.*) Monsieur. (*Un peu plus haut.*) Monsieur. (*Encore un peu plus haut.*) Monsieur le Grenadier.

TRANCHE-MONTAGNE , *brusquement.*

Hé bien ! de quoi s'agit-il ?

LAURANS , *recule en arrière d'effroi , & à mi-voix.*

Je ne pourrai jamais achever , il est trop résolu ; je ferai beaucoup mieux de m'y prendre par la voix de la modération. (*D'un air timide & nigaud.*) Monsieur ; mais les Anglois savent se battre.

TRANCHE-MONTAGNE , *avec colère le pousse par le bras.*

Eh ! pataud , qui te dit le contraire ? crois-tu que je sois encore à connoître leur valeur ; c'est parce que je les tiens pour des gens aussi courageux que remplis d'honneur , que j'aime à me mesurer avec eux. Apprends de moi , que nous autres François , nous avons pour maxime constante : *qu'à vaincre sans péril , on triomphe sans gloire.*

L A U R A N S.

De grace. Monsieur, appeaisez-vous, je n'ai pas eu le dessein de vous offenser; vous me voyez ravi de la justice que vous rendez à mes compatriotes. (*Il se reprend bien vite.*) Je voulois dire aux Anglais.

TRANCHE-MONTAGNE, *à part.*

Je ne m'étonne plus à présent du défaut d'altération du personnage; c'est qu'il est Anglois. Aussi je trouvois, que pour un Américain, il avoit la réplique tant soit peu maussade. (*Plus haut.*) Mon ami, vous n'êtes pas dans un costume à rien craindre de moi; tranquillisez-vous, je suis un bon enfant; touchez-là, & ne nous quittons que le verre à la main.

L A U R A N S, *rassuré.*

Vous me confusioonnez; dans tout autre moment j'accepterois vos offres obligeantes; à la première rencontre je serai votre homme.

TRANCHE-MONTAGNE.
(*Allons, soit; liberté, libertas.*)

L A U R A N S, *s'en allant.*

Serviteur.

TRANCHE-MONTAGNE.

Serviteur.



S C È N E V I I.

TRANCHE-MONTAGNE, *seul.*

CES Anglois sont véritablement de drôles de corps ; celui-ci , par ses réponses laconiques , m'a singulièrement amusé ; je ne le conçois pas , moi , avec ses affaires ; car , pour l'ordinaire , Messieurs les habitans de la Grande-Bretagne savent aussi bien , le verre à la main , figurer à une bonne table , qu'au champ d'honneur. Je suis fâché qu'il n'ait pas voulu me suivre , il auroit vu que nous sommes traitables ; au reste , patience , c'est parieremise , car personne ne m'ôteroit de l'idée , qu'au premier moment , une paix solide & durable nous reconciliera à jamais. On est si prêt d'aimer ceux qu'on estime , que j'ai le cœur tout disposé à bien vivre avec eux ; j'entends mieux à me battre en brèche , qu'à politiquer ; mais , pour tous les diables , je ne démordrai point de mon sentiment. Au reste , si j'extravague , autant en emporte le vent ; & je vais de ce pas rejoindre mes camarades.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

Le Théâtre représente une Prison.

S C E N E P R E M I E R E .

ASGILL *seul, assis & appuyé sur une petite table.*

N O N , rien n'est égal aux tourmens que j'endure ; la mort seule peut m'en délivrer. Ah ! si en terminant mes malheurs , elle n'augmentoît pas ceux des Auteurs de-mes jours , je pourrois la braver : mais périr sans la douce consolation de revoir , d'embrasser tout ce qui m'est cher , cette quelle idée déchire mon cœur. Depuis que du sort barbare j'éprouve ici la rigueur , les plus noirs préfages , le regret , le repentir se succédant tour-à-tour , remplissent mon ame d'amertume & de crainte : pour jamais le bonheur s'est éloigné de moi ; je n'existe que pour veiller & souffrir. Toi qui consoles la nature & suspends les maux des humains , doux sommeil , tu m'as privé de tes faveurs ; chers & respectables parens , votre image s'y offroit sans cesse à mes regards , vos tendres caresses , par la plus agréable illusion , adoucissoient les pénibles ennuis de l'absence : au bout de vers , j'étois encore encore au sein d'une famille adorée ; instans délicieux ! ah ! renaîsez pour

calmer ma tristesse ; je ne suis point coupable ; mais que dis-je , abandonner son père , s'arracher malgré lui de ses bras paternels , dédaigner ses bienfaits , rejeter des conseils dictés par la sagesse & son amour , ne seroit pas un crime affreux ! Ah ! aux remords dont je suis déchiré , je sens que le Ciel a dû m'en punir. Fils ingrat & dénaturé , tu as vu couler les larmes de ta sensible mère sans en tarir la source ; ta férocité n'a pu s'attendrir aux regrets touchans des aimables compagnes de ton enfance , & qui partagèrent tes premiers sentimens : père , mère , sœurs , j'ai tout quitté ; un vain fantôme de gloire m'a fait renoncer aux devoirs que la Nature m'imposoit. Puisque je suis devenu un fils rebelle , punis-moi , Dieu vengeur ; que ma mort soit un exemple terrible de la destinée que le Ciel réserve à tout enfant indocile ; mais avant de frapper , daigne répandre les faveurs de ta bonté bienfaisante sur les jours des malheureux que mon ingratitude a faits , console-les de ma perte , je bénirai tes coups. (*Il retombe accablé sur la table.*) Je n'en dois plus douter ; ce jour sera le dernier ma vie ; tout ce qui m'environne ne porte qu'avec soi l'image de la mort , & m'annonce que mon fatal jugement va être prononcé. Cruel Destin ! tu m'as donc envié un trépas glorieux ; & toi que j'ai cru mon ami , Gordon , tu as pu m'abandonner ! Hélas ! rien de tout ce que j'ai chéri sur la terre ne peut me secourir. Ma tendre & sensible mère , je ne vous reverrai plus.



S C E N E I I.

A S G I L L , Madame A S G I L L .

Madame A S G I L L , *se précipitant dans les bras de son fils.*

A H ! cher A s g i l l , elle est dans tes bras pour te sauver ou mourir avec toi.

A S G I L L .

Dieux puissans ! ne m'abusez-vous point ? Ah ! ma mère , se pourroit-il.... Quel doux & cruel moment !

Madame A S G I L L .

Oui , oui , c'est elle qui vient partager tes malheurs ; embrasse-moi , mon fils , & que nos cœurs éplorés goûtent ensemble le plaisir de se voir réunis. Quel instant pour ta mère , chér enfant ; elle eût expiré de tendresse & de joie , si tes jours étoient sans danger ; mais , que dis-je ? ils le sont ; va , rassure-toi , tu vivras pour consoler ton père. Je dois goûter aujourd'hui le bonheur de te donner une seconde fois la vie.

A S G I L L .

Ah ! que sur moi seul retombe mille fois la vengeance de l'Amérique , plutôt qu'on ôse attenter à des jours si chers. J'ai trop mérité mon sort pour me plaindre de sa rigueur : voler à mon secours des extrémités du monde , ah ! mère adorable , je ne suis pas digne de cette preuve de votre amour.

Madame A S G I L L.

Ce Dieu qui protège l'innocence, ne m'a pas abandonné; c'est par sa bonté que je te revois, que je te tiens dans mes bras : cher Aſgill, j'ai tout oublié, excepté tes malheurs. Dans cet instant ſi doux pour ta mère, ô mon fils, ſes larmes impuiſſantes ne pourroient te ſauver : laiſſe à ſon active tendreſſe le ſoin de conſerver des jours qui ſont toute ſa félicité. Washington gémit de ton infortune; il t'aime, il fera tout pour te ſauver. Gordon, ton généreux ami, ſollicite avec moi; que l'eſpoir re naiſſe dans ton ame : ſon zèle & ma tendreſſe finiront tes tourmens.

A S G I L L.

Que tant de bienfaits & me touchent & m'accablent ! Sentiment de la Nature, amitié ſainte, par vous ſeuls je peux voir brifer mes fers. O vous que j'aime & que j'adore, rendre mère, liſez dans ce cœur que vous avez formé, toute la reconnoiſſance que vos bontés m'inspirent!

S C E N E III.

ASGILL, Madame ASGILL, HENRY.

H E N R Y.

MADAME, à l'inſtant même un Exprès envoyé de Philadelphie au Général Washington, eſt,

dit-on , porteur d'un ordre qui fait tout craindre pour votre fils.

Madame A S G I L L .

Dieux ! que viens-je d'entendre ? Seroit-il possible qu'on voulût déjà t'arracher de mes bras ? Ah ! mon fils , je vais tout entreprendre , je vole pour te ravir à tant d'horreurs. Calme ton cœur agité ; tu ne périras point , tu peux m'en croire.

(Elle l'embrasse & le quitte).

S C E N E I V .

A S G I L L , *seul.*

PASSER sans cesse de l'espoir à la crainte , n'oser livrer son ame aux transports les plus doux , telle est donc ma destinée. Mère vertueuse & sensible , s'il faut que je périsse , à quels affreux tourmens ta tendresse est réservée ! Barbares ennemis , vous n'aurez donc différé votre coupable vengeance , que pour me sacrifier à ses yeux. Cet excès de cruauté manquoit à mes malheurs. Je ne perdrai la vie qu'arrosé des larmes de son désespoir.



SCENE V.

WASHINGTON, ASGILL.

WASHINGTON.

UN nouveau Conseil de Guerre s'assemble par l'ordre du Congrès ; il doit prononcer sans retour sur votre destinée , Asgill. Son Jugement , hélas ! sera peut-être terrible ; mais telle qu'en soit la rigueur , n'en accusez que le Général Carleton. Il auroit pu aujourd'hui éviter aux Américains des représailles qui répugnent à leur humanité ; c'est son obstination qui a fait tous vos malheurs.

ASGILL.

N'offensez pas , Monsieur , par un soupçon injuste, la gloire de Carleton. Laissez-moi lui porter jusqu'à la mort l'hommage que je dois à sa valeur , à ses talens & sur-tout à la bonté de son cœur. S'il avoit été en son pouvoir de réparer l'outrage qu'on vous a fait , croyez que je ne serois pas destiné à mourir dans l'opprobre. C'est le Destin seul qui m'opprime.

WASHINGTON.

Jeune homme , dont j'admire les vertus & la belle ame , que ton sort est digne de pitié ! J'atteste ici l'honneur que je voudrois terminer tes malheurs , en te rendant à la plus tendre des mères. Ah ! si je dois être un Juge sévère , n'en accuse que l'inflexible loi de la nécessité & du devoir. Cher Asgill , puisque le malheur ne te rend point

injuste, tu fais si j'ai mérité ton estime. Fais plus encore, accorde-moi ton amitié; connois le cœur de Washington & ses sentimens pour toi: ceux d'un père ne seroient pas plus tendres. Ne me hais pas.

A S G I L L .

Eh! le pourrois-je sans ingratitude? Comblé de vos bienfaits, j'ai de vos procédés admiré la noblesse. Tout ce qui peut adoucir l'amertume de mes peines, je l'ai dû à votre générosité. Respectable Ennemi, jouissez de ma reconnoissance.

W A S H I N G T O N .

Je n'ai jamais senti avec plus de douleur les entraves d'un pouvoir limité. Cher Asgill, il faut nous séparer; mais crois que je ne te quitte que pour mieux te servir.

S C E N E V I .

A S G I L L , *seul.*

ILs sont évanouis pour toujours ces doux momens d'une flatteuse espérance. Envain ton ame compatissante, généreux Washington, s'attendrit sur mon sort; il faudra que je périsse. Dans l'horreur du chagrin qui me tue, quel mortel s'avance vers moi?



SCENE VII.

ASGILL, GORDON, LAURANS.

GORDON.

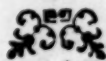
CALME-TOI, cher Asgill; modère tes transports. Que l'espoir renaisse dans ton ame, après tant de tourmens! J'ose tout attendre de nos amis & de l'humanité de Washington; c'est à lui que je dois le plaisir de te revoir & de te consoler dans cet horrible séjour.

ASGILL.

Celui dont j'osois douter de la foi m'a prodigué ses soins. Ah! Gordon, tu dois me mépriser; je suis indigne de toi. Ce remords manquoit à mes tourmens. Que ton cœur plus élevé & plus noble jouisse du plaisir de me pardonner.

GORDON.

Tu n'as pu m'offenser. Laisse aux ames communes les honteuses faiblesses qui dégradent l'amitié. Jusqu'au tombeau nos cœurs sont faits pour être unis.



S C E N E V I I I .

ASGILL, GORDON, LAURANS; UN BAS-OFFICIER , *avec un détachement de Soldats , vient chercher Afgill.*

LE BAS-OFFICIER , *à Afgill.*

A V E C moi , Monsieur , il faut vous rendre au Conseil de Guerre.

A S G I L L .

J'obéis sans murmurer à son ordre terrible. Il est donc arrivé cet instant redoutable. Ah ! ma mère , qu'allez-vous devenir ? O mon ami , console-la de ma perte ; prends pitié de ses douleurs ; toi seul pourras la rappeler à la vie.

G O R D O N .

Si l'Arrêt du Conseil de Guerre te condamnoit , si Washington avoit assez peu de crédit pour ne pas obtenir ta liberté , va , mon ami , les barbares Américains trouveront des victimes qui les rendront moins criminels aux yeux de l'Univers. Viens , Afgill , avec ton ami , prouver à ce Peuple inhumain jusqu'à quel degré nous portons le courage.

LE BAS-OFFICIER , *l'arrêtant.*

Sans un ordre du Général , vous ne pouvez l'accompagner.

G O R D O N .

G O R D O N.

Barbare , qu'oses-tu prononcer ? Celui de nous
séparer n'a pu t'être donné.

L E B A S - O F F I C I E R.

Soldats , qu'on le retienne.

A S G I L L.

Arrête ; que vas-tu faire ? Au nom de l'amitié ;
modère l'ardeur de ton zèle ; il pourroit nous deve-
nir fatal.

(On l'emmène).

S C E N E IX.

G O R D O N , L A U R A N S.

L A U R A N S.

J E me meurs de frayeur.

G O R D O N.

Je saurai prévenir vos fureurs , cruels tyrans.
Envain pensez-vous m'opposer quelque obstacle ;
je les puis tous braver.

L A U R A N S.

Il est assurément très-louable de s'intéresser aux
jours de ceux qu'on aime ; mais vous y mettez trop
de chaleur. Il ne s'en est pas fallu de ça que nous
ne fussions affommés vous & moi. (*A part*). On
croiroit qu'il m'écoute , eh bien ! il n'en est rien.
Bon Dieu ! quel homme ! Le voilà plus que jamais
plongé dans l'affliction.

E

G O R D O N , *à part.*

Il faut que je me débarrasse de cet importun.
Laurans ?

L A U R A N S .

Monsieur.

G O R D O N .

Sors de ces lieux.

L A U R A N S .

Quoi ! tout seul, Monsieur ? cela n'est pas possible ; la dernière rencontre que j'ai fait de ce fier-à-bras de Grenadier François , m'a donné tant de tintoin , que j'en appréhende encore une de quelqu'autre moins traitable.

G O R D O N , *d'un air d'impatience & de colère.*

M'as-tu compris ?

L A U R A N S .

Ho ! pour cela oui, Monsieur ; vous êtes assurément très-énergique. (*A part.*) Ce n'est pas là l'instant de lui faire le plus petit discours sur la modération, je m'en trouverois fort mal.

G O R D O N .

Sais-tu que ma patience , enfin , se lasse ?

(*Il fait le mouvement de s'approcher de lui.*)

L A U R A N S .

Dans la minute, Monsieur, je pars ; je vais courir si bon train , que je désie au plus leste des François de me rejoindre.

(*Il sort.*)

S C E N E X.

G O R D O N.

LE parti en est pris ; tu ne périras point , cher Algill ; tu dois vivre pour faire le bonheur des tiens ; je ne peux , comme toi , jouir de la félicité de révoir un père ; resté seul sur la terre , notre sincère union pouvoit m'attacher à la vie ; le sort en est jaloux , des barbares la détruisent ; noble sentiment des cœurs honnêtes , toi qui élève nos ames à l'héroïsme ; amitié sainte & sacrée , tu vas me rendre le trépas un instant de délices ; en m'offrant pour victime à ta place , ô mon ami ! nos cruels ennemis seront satisfaits. Une action sublime pourroit-elle me coûter quelque effort ? Ah ! fuyez loin de moi , passions basses & honteuses , ne dégradez pas mon être par vos méprisables illusions ; une gloire frivole , l'avarice & l'ambition , font braver avec intrépidité , aux malheureux humains , les horreurs de la mort. Ah ! Gordon , qu'un sentiment , & plus pur & plus grand , t'élève à tes propres yeux ; deviens par une action estimable , l'exemple des cœurs faits pour honorer l'amitié.

(il sort.)

S C E N E X I.

Madame A S G I L L , N A N C Y .

(On voit venir Madame Asgill , dans le fond du Théâtre , avec un air de douleur ; après avoir regardé de tous les côtés , ne voyant point son fils dans la prison , elle fait un cri terrible.)

Madame A S G I L L .

BARBARES ennemis , vous trompez ma tendresse ! Asgill . . . mon fils , qu'es-tu devenu ? Ne te reverrai-je plus ? Dieux , je me meurs.

(Elle tombe évanouie dans les bras de Nancy.)

N A N C Y , après un instant de silence , les yeux fixés sur sa maitresse , dit.

Malheureuse mère , serois-tu destinée à mourir de sensibilité ! Rouvre tes yeux à la clarté du jour ; viens , sous un ciel plus prospère , retrouver des objets dignes de ton amour.

Madame A S G I L L .

Mon fils , mon cher fils.

N A N C Y .

Madame , n'aggravez pas vos maux ; l'arrêt fatal n'est point encore prononcé par le Conseil ; vos

amis y sont puissans ; Washington , lui-même , y doit être le défenseur de votre fils ; auriez-vous oublié ses promesses ?

Madame A S G I L L.

Les cruels , ils ont rejeté mes cris ; je me suis abusée , ni son innocence , ni ses protecteurs , ne peuvent le préserver d'une mort dont les Américains attendent leur sûreté. Ah ! Gordon , je suis expirante , & tu m'abandonnes ; hélas ! que devenir , toute la nature se soustrait à ma douleur ; on fuit donc les malheureux , comme le malheur même.... Quoi ! je respire encore , & mon fils va perdre la vie ; ah ! cher enfant , ne me quitte plus , c'est ta mère qui t'en conjure.

(Elle tend les bras à Nancy, qu'elle prend pour son fils.)

N A N C Y.

Son esprit s'égare , ses transports redoublent. *(Elle regarde de tous les côtés.)* Seules , sans secours , Dieu ne nous abandonnez pas. Madame , de grace , calmez-vous , je suis Nancy ; que votre douleur soit adoucie par elle.

Madame A S G I L L , revenant à elle.

Tu n'es pas mon fils ! ... je me me serois trompée ! *(Elle regarde Nancy avec surprise.)* Ah ! il n'est que trop vrai ; quelle odieuse lumière vient s'offrir à mes regards ! Ah ! que pour toujours j'en sois privée , sa clarté m'importune ; suivons dans la nuit éternelle cet ombre malheureuse , objet de l'amour le plus tendre ; & toi , Dieu puissant , qui sans cesse protège l'innocence , tu m'as donc abandonnée ; une mère , dans l'horreur du désespoir ,

n'a pu obtenir un seul regard de ta bonté ; puis-
qu'un fils que j'adore va m'être ravi , que je ne
survive plus à sa perte , arrache moi ce cœur sen-
sible que tu m'as donné pour accroître mes maux
& ma misère , que je le suive dans le tombeau ,
pour y goûter encore la douceur d'être mère.

S C E N E X I I .

Madame ASGILL , NANCY , HENRY.

H E N R Y .

AH ! Madame , pardonnez , si je viens augmen-
ter vos chagrins ; on dit que le jugement qui
condamne votre malheureux fils va être prononcé.

Madame ASGILL , *se relève avec vivacité , & dit
de même :*

Asgill , tu perdrois la vie ! Non , les barbares
ne t'en priveront pas ; si Washington n'est pas le
plus perfide des humains , cet exécration jugement
sera différé. Dans mon désespoir , il ne me reste
qu'une ressource ; je vais dans Philadelphie y don-
ner , à la fois , un spectacle terrible d'horreur &
de pitié ; les Américains ont été malheureux , ils
ne seront pas sans commiseration pour ma dou-
leur ; j'irai dans les Temples où , rassemblées par
la piété , les plus tendres mères y forment des
vœux pour le bonheur de leurs enfans. Là , prof-
ternée aux pieds des Autels , je leur demanderai
mon fils ; mes gémissemens , mes soupirs & mes

larmes , émouveront leur sensibilité ; ma cause est celle de la nature alarmée , sa voix puissante se fera entendre au fond de leurs cœurs. Ah ! mon fils , les mères de tes bourreaux te rendront à mes larmes ; je les vois , avec moi , élever leurs mains suppliantes aux portes du Congrès , demander ta grace , & l'obtenir.

(Elle sort.)

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

*Le Théâtre représente une place publique , entourée
de Soldats sous les armes.*

S C E N E P R E M I E R E.

VASHINGTON seul , paroît affligé.

IL est donc arrivé ce moment affreux , de faire exécuter un rigoureux arrêt ! Touchante humanité , devais-je t'affliger un jour ? Ah ! nécessité terrible , tu déchires mon cœur , mais tu le justifies ; je n'étois pas né pour gémir de tes rigueurs : Asgill , tu vas perdre la vie , & c'est à moi que le devoir prescrit d'ordonner ton supplice. Dieu puissant , quand j'offris tout mon sang pour ma patrie , quand j'armai mon bras pour la défendre , je te jurai de ne jamais le plonger dans le sang innocent ; je ne suis point parjure , & tu permets que je sois l'organe d'une condamnation qui va faire tant de malheureux ; cette idée m'accable , & me réduit au désespoir ; ah ! Gordon , étois-je réservé à te priver des biens les plus chers à ton cœur.



SCENE II.

WASHINGTON, ASGILL,

conduit au supplice par un détachement de Soldats.

WASHINGTON, *allant à sa rencontre, & le prenant dans ses bras.*

LE terme de tes infortunes, malheureux jeune homme, va commencer les miennes ; tu vois les larmes que ta destinée me fait verser ; embrasse sans horreur ton Juge & ton ami.

ASGILL.

Ah ! Washington, ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre ; puisque je vous intéresse, prenez pitié de ma sensible mère.

SCENE III.

MADAME ASGILL, ASGILL.

Madame ASGILL *s'élance au milieu des Soldats & prend son fils dans ses bras.*

BARBARES, qu'allez vous faire ! Respectez les jours de mon fils : (*à son fils,*) puisque le Ciel permet que je te revoie, désormais tu ne peux m'être enlevé, les monstres qui t'ont con-

damné au supplice me verront plutôt mourir de douleur en ces lieux.

A S G I L L .

A ! ma mère , ma tendre mère !

Madame A S G I L L .

Cher Asgill , les pleurs innovent ton visage , laisse - les couler ces douces larmes , elles adoucissent sur le sein de ta mère les cruelles blessures dont il est déchiré.

A S G I L L .

Ah ! ma mère , il faut nous séparer pour jamais ; oui pour jamais ; au nom de nos malheurs , que votre amour pour moi n'expose pas des jours qui m'ont été si chers ; vivez pour consoler les regrets d'un père que j'ai affligé ; ne privez pas de vos tendres soins deux sœurs dont les vertus vous dédommageront de ma perte ; que ce dernier moment ne soit pas pour mon cœur infortuné sans quelque douceur ; rendez à l'amour , à la nature , tout ce que vous vouliez leur immoler , à ce prix la mort me fera moins affreuse.

Madame A S G I L L .

Quand l'appareil de ton supplice se prépare sous mes yeux , & que la mort m'environne de toutes parts , crois-tu , ô mon fils , que cette image cruelle me permette de partager avec égalité toute ma tendresse ; ah ! mon fils , il faut être épouse & mère , pour sentir les déchirements de ce cœur ulcéré ; je sens qu'il faut que je succombe sous le poids de tant de maux ; mais mon dernier

soupir, cher Asgill, dans cet instant terrible, ne peut être que pour toi. (*Elle l'embrasse avec transport; on entend derrière le Théâtre un bruit de tambour qui fait frissonner Madame Asgill, son fils veut se débarrasser de ses bras pour aller à la mort.*) Où vas-tu, malheureux? (*Elle le sert plus étroitement.*) Envain tu voudrois m'échapper, ils ne t'arracheront de mes bras qu'expirante. (*Elle aperçoit le détachement qui s'avance pour prendre son fils.*) Cruels, sauvez mon fils, je m'offre à toutes vos fureurs, arrêtez, arrêtez!

S C E N E I V.

WASHINGTON, ASGILL,
Madame ASGILL, GORDON, NANCY,

G O R D O N.

OUI, différez votre exécration vengeance, je dois vous éviter le plus grand des forfaits; il vous faut une victime, elle est à vos pieds, frappez, c'est à moi de mourir pour Asgill.

A S G I L L.

Gordon, crois que je ne pourrois supporter la vie, si je la devois à ta perte; incapable d'une semblable lâcheté, laisse-moi mourir avec ma propre estime & le courage d'un véritable Anglois,

G O R D O N.

Quel indigne scrupule ose-tu m'opposer, il n'est

pas fait pour toi, ma vie te paroît-elle un bien si précieux pour que ta fausse délicatesse me ravisse le bonheur de te la sacrifier? Accepte mon dévouement, & tu combles mes vœux; ton refus seroit un crime envers la plus tendre union; tu ne le commettras pas; ne rougis pas de ce que je veux faire pour toi: celui qui reçoit un gage de l'amitié l'emporte en générosité sur celui qui le donne: cher Asgill, si j'étois accablé de la rigueur du sort, si comme toi mes jours étoient précieux à toute une famille éplorée, la reconnaissance & l'humanité exigeroient que je vive; je connois ton cœur, Asgill, il seroit pour moi ce que le mien m'inspire en ce moment.

A S G I L L .

J'admire, ami noble & sensible, l'héroïsme de tes sentimens; tu m'en vois pénétré, mais je subirai ma destinée.

G O R D O N .

Tu serois inflexible à mes prières.

A S G I L L .

Mon honneur s'y oppose.

G O R D O N .

Ton devoir t'y oblige, malheureux. Regarde ta mère expirante d'amour & de tendresse; c'est pour elle que tu dois exister. Ne sois pas sourd aux cris de la Nature; ton père, tes sœurs, te conjurent par ma voix de vivre pour leur félicité; ton obstination te rendroit parricide, Asgill. Le Ciel venge les pères de la cruauté de leurs enfans; tu ne pourrois dans le tombeau reposer en paix, sans

ÿ trouver ces ombres si chères errer autour de toi, & te reprocher ta barbarie. Tu frémis à cette idée terrible? Ah! mon ami, j'embrasse tes genoux; serois-tu insensible aux larmes de l'amitié. Tu détournes les yeux? Ah! Washington, joignez-vous à mes instances; fléchissez ce cœur obstiné, ordonnez qu'il vive, rien ne peut s'y opposer; je dois être accepté pour assouvir la vengeance de l'Amérique.

W A S H I N G T O N.

Me croiriez-vous capable d'une semblable injustice? Non, je ne pourrois, sans cruauté, changer l'Arrêt du sort; c'est lui qui a décidé de ses jours; je le plains, mais les vôtres me sont chers.

G O R D O N.

Détestable pirié, qui masque une ame inexorable; barbare, tu es donc né pour me priver de tout ce que j'aimois. Tu m'as ravi mon père, & ta cruauté veut encore immoler sous mes yeux le seul ami que j'ai au monde. Puisque ton cœur est inaccessible à la compassion, ne crois pas que je survive à tant de privation. Asgill, ta mort est inévitable, je ne veux plus exister; que ce fer (il tire son épée) nous délivre de la présence de ce peuple inhumain. (*Madame Asgill revient à elle pendant cette fin de Scène.*)

A S G I L L, avec empressement.

Donne, donne.

W A S H I N G T O N.

Ciel! qu'allez-vous faire. Soldats, qu'on les désarme.

SCÈNE V & dernière.

LES PRÉCÉDENS, UN DÉPUTÉ DU
CONGRÈS.

(On entend du bruit dans le fond du Théâtre , causé
par l'arrivée d'un Député du Congrès , qui vient
avec empressement , suivi d'un grand cortège.)

LE DÉPUTÉ DU CONGRÈS.

ARRÊTEZ, arrêtez. (*Au Général Washington.*)
Député par le Congrès pour sauver Asgill, je vous
remets, Monsieur, l'ordre qui lui accorde sa
grâce. (*Il le remet à Washington.*)

WASHINGTON *lit tout haut.*

« A la sollicitation du Monarque des François,
» le Congrès accorde au jeune Asgill la vie & la
» liberté; qu'il jouisse à l'instant même de la faveur
» signalée d'un Roi, auquel le Congrès est lié
» par l'amitié & la reconnoissance ». (*Avec joie.*)
Respectable mère, Asgill, & vous, Gordon,
dont malgré moi je comblois les malheurs, ce mo-
ment fortuné nous rend tous au bonheur; il est
l'ouvrage d'un Souverain, jaloux de rendre heu-
reux tout ce qui respire.

A S G I L L .

Ah! ma mère, rendons grâces à ce Dieu su-
prême qui ne forma un cœur aussi généreux que
pour notre félicité.

Madame A S G I L L.

Une seule amie ne peut suffire aux sentimens qui succèdent à mes terreurs. Ah ! Monarque bien-faisant, que ne peux-tu jouir de l'allégresse que tes bontés ramènent en ces lieux ! Ah ! puisse notre reconnoissance & notre amour pour toi ajouter encore au plaisir que la sensibilité de ton cœur te procure chaque jour. Puisse les transports que tu nous fais éprouver, inviter tous les Rois à suivre ton exemple.

G O R D O N à *Washington*.

Egaré par la douleur, je vous ai fait outrage ; vous m'en voyez confus, pardonnez.

W A S H I N G T O N.

Gordon, les malheureux sont quelquefois injustes. (*Il lui tend la main.*) J'ai trop besoin d'aimer pour conserver un ressentiment.

Madame A S G I L L.

Etre éternel, toi qui connois le cœur des foibles humains, sensible à la pureté des vœux que je t'adresse, daigne réunir, par les liens de l'amitié & d'une paix inaltérable, deux Nations égales en vertus & en courage ; ne permets pas que l'affreuse Politique qui dévore les Empires, les défunissent désormais ; & toi, mon fils, qui m'est enfin rendu, si un jour l'amour de ta Patrie te remettoit les armes à la main, que ce ne soit jamais contre les François. Jure-moi de les aimer toujours ; l'humanité de leur Roi généreux tarit la source de mes larmes ; & finit nos misères.

A S G I L L .

Aimer ce qu'elle admire, est le devoir d'une ame reconnoissante. Oui, j'en jure par ses bienfaits, par l'honneur & la vie qu'il m'a rendu; j'irai, prosterné aux pieds de son Trône auguste, renouveler mes sermens, je publierai à l'Univers entier qu'il est le plus vertueux & le plus humain des Rois, comme tu es, cher Gordon, le modèle accompli de la tendre amitié.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LETTRE

LETTRE DE M. BRILLY

A L' A U T E U R.

Londres, ce 30 Janvier 1784.

MONSIEUR,

Milady Afgill, qui m'honore de son amitié & de sa confiance, me charge de vous accuser la réception de votre Drame par Lady Clarges; je m'acquitte d'autant plus volontiers de cette commission, qu'elle me fournit l'occasion de faire la connoissance d'une personne d'un mérite distingué, & que je souhaiterois de cultiver. Le sujet, intéressant par lui-même, ne pouvoit manquer de le devenir plus encore, étant développé par une imagination aussi fertile que la vôtre; & pour peindre si bien le sentiment, il faut, Monsieur, posséder une ame au-dessus du commun & de la médiocrité. Je ne dois pas me répandre ici en éloges, votre modestie me l'interdit; mais je fais parler ici des faits. La Pièce a été lue, & circule actuellement dans les premières compagnies; tout le monde en est enchanté. La Famille d'Afgill, l'une des plus aimables de ce pays-ci, vous a voué pour jamais son estime & sa gratitude; & elle s'estimera heureuse, au moment où elle saura de quelle manière elle

F

pourra vous en donner les preuves les moins équivoques, & qui vous seront les plus agréables. Daignez, Monsieur, me faire une confiance à cet égard, j'anticiperai la mienne (en cas que vous ayez résolu de publier votre excellente Pièce) sur quelques changemens nécessaires relativement aux Acteurs. Ce n'est pas *M. Murray* (*), mais le Colonel *Gordon*, (mort depuis) qui étoit le Confident & le Pilade de l'infortuné *Asgill*. Vous donnez à la Confidente de Madame sa mère le nom de *Folly* ; ce mot est synonyme de celui de folie en François ; vous avez voulu dire sans doute *Polly*, qui est commun aux Soubrettes. Comme elle fourrit un Rôle plus élevé, vous pourriez l'appeller *Clarissa* ou *Nancy*. Permettez que je vous observe encore que ce n'est pas *Sir Guy Carleton*, mais *Sir Henry Clinton*, qui commandoit dans ce tems-là en Amérique ; le premier étoit Gouverneur de Québec. Ces remarques, que je prends la liberté de faire, ne diminuent en rien le mérite intrinsèque de votre production ; & suivant la maxime : *qu'il est plus facile de critiquer, que de suivre de loin ceux qu'on critique* ; je hasarderai, si vous voulez me permettre, dans une autre occasion, quelques petites observations encore. Il ne me

(*) Le nom de *Murray*, auquel j'ai substitué (d'après cet avis) celui de *Gordon*, étoit absolument un personnage idéal, dont je m'étois servi pour établir & faciliter l'intrigue de ma Pièce ; car j'ignorois que le jeune *Asgill* avoit eu véritablement, dans la personne du Colonel *Gordon*, un généreux défenseur. J'avois supposé ce qui étoit dans la classe des choses possibles, & qui effectivement a existé. Il est bien juste de placer ici le véritable nom, & de rendre un hommage public au sentiment qui animoit le cœur du Colonel *Gordon* pour son ami malheureux.

reste qu'à vous assurer , que si l'aimable Famille Afgill , qui me prie de vous faire agréer les assurances de sa gratitude & de son estime la plus parfaite , peut seconder vos vues à rendre le Drame public , & empêcher que d'autres se prévalent de vos labeurs ingénieux , vous pouvez vous réclamer d'elle par-tout , & en tout tems.

J'ai l'honneur d'être , avec les sentimens que m'ont inspiré votre enthousiasme généreux pour les ames souffrantes , & vos talens supérieurs à peindre leurs malheurs ,

MONSIEUR,

*Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur.*

ELIE BRILLY.

LETTRE DE MADAME ASGILL**A L'AUTEUR.***Londres, 31 Juillet 1784.***M**ONSIEUR,

JE suis surprise, on ne peut davantage, en recevant l'honneur de votre Lettre; j'étois malade au lit, lorsque vos deux premières me furent remises avec le Drame, Ouvrage qui imprimoit avec trop de force le souvenir de la malheureuse sensibilité dont j'étois la victime, pour ne pas r'ouvrir la plaie qu'une main habile & généreuse avoit déjà si heureusement fermée, & par conséquent jugé par ceux à qui je l'ai donné à lire mal-à-propos, dans la situation où je me trouvois, mon fils étant alors non-seulement éloigné de la Capitale, mais même moins avancé que moi dans le François. Je chargeai M. Brilly (un Ecclésiastique) de vous exprimer combien j'étois reconnoissante de l'honneur que vous aviez bien voulu me

faire, & de vous assurer que j'anticiperois avec plaisir les moyens que me fourniroit mon rétablissement pour vous en témoigner ma gratitude, & dont je n'ai pas manqué à m'acquitter aussi-tôt qu'il m'a été possible. M****, qui s'en alloit en Italie, se chargea de vous remettre ma Lettre (1) en main propre; c'est ce qui me persuadoit que vous deviez l'avoir reçue depuis quelque temps. Il se peut très-bien qu'elle vous parvienne encore, & que quelqu'accident imprévu sur la route n'ait été la cause de son retard. Eussé-je l'avantage d'être connue de vous, Monsieur, je me persuade que vous voudriez bien me rendre la justice de me croire incapable d'une telle faute envers une personne de votre mérite, & à qui j'ai tant d'obligation. Si je me croyois coupable d'une telle négligence, le souvenir seul seroit pour moi une punition plus sévère que toutes celles que vous pourriez me souhaiter, & vous me l'excuseriez plutôt que je ne me le pardonnerois moi-même. M. Brilly a quitté l'Angleterre il y a déjà long-tems; je n'ai pas vu la Lettre qu'il vous a récrit, & je ne comprends rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire sur ce sujet. Je n'ai reçu aucun Ouvrage de Paris, excepté un petit Roman intitulé: *les Désordres de la Guerre civile*, que M. l'Auteur m'a fait l'honneur de m'envoyer. Je serois fâchée que les malheurs que j'ai eu à soutenir fussent pour vous la cause de tant de troubles, si vous n'étiez dédom-

(*) Cette Lettre ne m'a jamais été remise. Je n'ai pas eu l'honneur de voir le Monsieur qui s'en étoit chargé, & qui sûrement l'a perdue dans son voyage.

magé par les suffrages que reçoit votre Ouvrage, qui sûrement fait autant d'honneur à votre jugement qu'à la bonté de votre cœur. Puissiez-vous Monsieur, jouir à jamais de l'honneur & de l'estime que vous méritez de tout le général. C'est le desir sincère de celle qui a l'honneur d'être avec une parfaite reconnoissance,

MONSIEUR,

Votre très-humble
Servante, &c.

THÉRÈSE ASGILL.